

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 10

Artikel: Impressions fugitives de par les "Allemagne" : [1ère partie]
Autor: Fridolin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227388>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions fugitives de par les « Allemagne »

par FRIDOLIN

— Chîbe !
— Carreau, trois cartes à l'as et chteuque !
On joue...
— Dernier atout, à nous !

La partie est terminée. Dans les deux camps, on compte les points que l'on a réussi à s'approprier suivant les caprices de Dame Chance. Bour et nel, plus la dernière, ça fait tant, puis l'écot se répartit pour le règlement de l'enjeu.

Celui-ci consiste en une bouteille, somptueusement étiquetée, d'authentique vin du Rhin, limpide et doré à souhait. Chaque fois que le flacon fait sa courbette devant les verres cossus et hauts sur pied, le bouquet qui s'en exhale rappelle à la fois le suave parfum des violettes qui, chez nous, commencent à fleurir et celui des morilles guignant déjà de dessous les feuilles au coin du bois où, sitôt de retour, nous ne tarderons pas à aller leur dire un brin de bonjour.

La forme élancée de la « flûte » vert-émeraude fait penser à quelque haute cheminée d'usine restée miraculeusement debout dans ce pays dévasté.

Il pleut. Le temps maussade ne se prêtant guère aux promenades, les quelques Vaudoises et Vaudois que nous sommes « ici sur terre étrangère » jugent préférable de rester à la chotte et d'échanger leurs impressions de voyage, qui seront exemptes de considérations politiques et par conséquent de parti pris, chacun gardant toutefois son opinion personnelle.

Le retour du printemps a fait refleurir les bords du Rhin, parsemant la campagne des touffes roses et blanches d'innombrables arbres fruitiers épargnés dans la tourmente.

Grâce à l'amabilité d'un de nos compatriotes, nous suivons en voiture la route longeant le parcours du grand fleuve, traversant les nombreuses localités dont les rives sont semées. Celles-ci sont groupées autour de leurs églises qui, vues de loin, ne semblent pas, à quelques exceptions

près, avoir par trop souffert des tragiques événements de la guerre.

De vastes étendues de vignes, cultivées avec grand soin, tout comme dans notre pays, s'élèvent à perte de vue en pentes tantôt douces, tantôt fortes jusqu'au sommet des collines, où quelque très antique ruine subsiste encore, dernier témoin des temps héroïques, dont les légendes ont été chantées par des générations de poètes. Là-haut, se dresse le rocher où Siegfried tua l'affreux dragon qui désolait la contrée, près d'ici, ce sont les vestiges du château du grand Roland, dominant le couvent bâti sur l'île où sa bien-aimée aimait à se promener ; là-bas, descendant abruptement dans le Rhin, on distingue les fameux rochers de Loreley, où la voix enchanteresse des sirènes égarait les navigateurs. Au Pays rhénan, qui s'est repris à sourire avec quelque mélancolie au blond

soleil printanier et d'où la paix n'aurait, semble-t-il, jamais dû s'évader, chaque parcelle de terrain possède son histoire que ses habitants se complaisent à vous narrer avec force détails souvent très pittoresques.

* * *

Lorsque l'on se rapproche des grandes villes, on est fortement impressionné par l'étendue et la gravité des dégâts causés par les terribles bombardements qui caractérisèrent les derniers temps de la guerre mondiale.

Le nouvel arrivant en est d'autant plus frappé que les descriptions qu'on peut en lire restent généralement en dessous de la réalité. Il faut avoir parcouru les localités dévastées pour pouvoir s'en rendre compte ; aussi la première pensée qui vient à l'esprit est celle d'une infinie reconnaissance envers la Providence d'avoir si miraculeusement épargné notre cher pays des horreurs d'une guerre sans merci.

Des quartiers entiers, possédant les plus beaux immeubles ont disparu, laissant briques, mœllons, ferraille et plâtres entassés pêle-mêle au pied des pans de murs déchiquetés et des milliers de cadavres gisent encore dans les décombres qui leur tiennent lieu de sépulture.

Cologne, la grande ville fondée par les Romains au premier siècle de notre ère, était, il y a quelques années encore, l'une des plus belles de tout le pays. Grâce à sa situation et à son industrie, elle comptait parmi l'une des plus opulentes d'Allemagne. Se relevant de ses ruines patiemment déblayées suivant les possibilités actuelles, elle s'apprête à commémorer cette année son dix-neuvième centenaire. Bâtie sur les deux rives du Rhin, sa position stratégique lui a valu d'être parmi celles qui eurent le plus à souffrir de l'ouragan de fer et de feu déchaîné à titre de représailles par les armées alliées.

Le touriste ne saurait quitter la ville sans emporter, comme souvenir, quelque flacon de cette eau si particulièrement

odoriférante, d'antique et universelle renommée. Mais il ne saurait davantage omettre de rendre visite à sa majestueuse cathédrale, le Dôme, dont les deux flèches jumelles et ajourées s'élancent fièrement vers le ciel.

Bien que situé dans la partie de la ville où se trouve la gare centrale, sur laquelle les efforts destructeurs des bombardiers se sont concentrés avec un acharnement particulier, le Dôme semble vraiment avoir bénéficié de la protection divine. Les énormes blocs de pierre superposés au cours des âges, ainsi que les voûtes solidement construites ont sans nul doute mieux pu résister aux chocs et déflagrations que les murs de brique ou les planchers de ciment armé des maisons avoisinantes ; il paraît bien certain que des ordres furent donnés en haut lieu afin d'éviter, dans la mesure du possible, que le tir des batteries soit dirigé sur le vénérable sanctuaire. Ce n'est pas là un fait isolé, car il en fut de même pour d'autres édifices similaires, ce qui est certes tout à l'honneur des assaillants.

Debout au milieu d'innombrables bâtiments effondrés, de maisons éventrées et d'amas de matériaux qu'il n'a pas encore été possible de déblayer, le Dôme offre à la foule affairée qui circule sans arrêt sur la place, l'aspect légendaire de quelque vieux chevalier du moyen âge meurtri par la bataille, veillant calmement et jalousement les corps de ses compagnons d'armes couchés sur le sol au cours d'un gigantesque combat.

Malgré ses verrières dont les précieux vitraux furent gravement endommagés ou détruits, ses statues brisées ou défigurées et ses fleurons noircis ou calcinés, cette antique cathédrale a pu, grâce à de nombreux dons, être remise en état de sécurité suffisant pour lui permettre d'accueillir les fidèles en faisant carillonner ses cloches dont l'une, dénommée Peter, est, dit-on, la plus grande du monde.

Le coup d'œil dont on jouit de la plate-

forme supérieure compense largement l'effort consistant à gravir les quelque cinq cents marches de l'escalier en colimaçon qui y donne accès. Passée la ceinture de ruines, tristes dentelles de pierres disjointes qui entourent l'antique édifice, le paysage devient moins attristant : c'est la vaste plaine qui verdit à l'horizon.

Devant nous, sans se soucier de l'heure et malheur du pauvre genre humain, le vieux Rhin poursuit sa course vers la mer, franchi par de nombreux ponts. Plusieurs de ceux-ci ayant été complètement détruits, sont maintenant en voie de reconstruction et rayent d'un trait rouge la monotonie du large ruban gris. De nombreux chalands se suivent ou se croisent, se rapprochent des débarcadères ou s'en éloignent, sillonnant le fleuve impassible qui poursuit son cours millénaire. Le manque de voilure des embarcations les font, de loin, ressembler à de petits bâtonnets noirs flottants, au fil de l'eau, entraînés par le courant. Ceux qui ont leur port d'attache à Bâle — et ils sont nombreux — arborent fièrement le pavillon helvétique qui claque gaîment au vent. De bonnes jumelles per-

mettent de lire leurs noms inscrits sur leur bastingage rouge : *Gothard*, *Säntis*, *Generoso* ou d'autres qui sonnent familièrement à nos oreilles.

Bon voyage, alertes et diligents coursiers qui contribuez, par vos précieuses cargaisons de blé, de charbons, de denrées ou de matières premières, à assurer notre ravitaillement.

Des services journaliers de bateaux confortablement aménagés fonctionnent régulièrement, assurant la liaison entre les différentes localités riveraines, alors qu'une multitude de canots à moteurs rapides et bien achalandés desservent les parcours de moindre importance. Depuis quelque temps, des croisières allant de Bâle à Rotterdam ont été organisées et l'on en dit le plus grand bien.

Au loin, de hautes cheminées d'usines, d'où s'échappe une fumée noirâtre, attestent la reprise de l'activité industrielle dans une contrée riche en matières premières, dont l'utilisation est activement contrôlée par les autorités d'occupation.

(A suivre.)

Billet du Crazet

Mon ami Jules est un drôle d'homme. Il est toujours vêtu d'une veste grise à larges poches, si larges et si profondes qu'il peut y mettre trois bouteilles tout entières, à part sa blague à tabac et sa pipe ; il ajuste sur sa tête un délicieux chapeau de feutre septuagénaire et sans couleur et son col se passe aisément de cravate, car il est toujours ouvert. Son visage exprime la franchise, la fermeté. Il ne craint pas de dire ses quatre vérités à quiconque le blesse dans son amour-propre (ou autre-

ment) et ceci avec une naïveté presque comique.

L'autre jour, dans le train, nous devions gaîment, lorsque la porte de notre compartiment s'ouvrit, et le contrôleur entra. En passant devant Jules, il cria :

— Grandvaux !

Et Jules, sans réfléchir, de répondre :

— Malhonnête !

Georges Rieben, alias Le Crazet.